

LA BATAILLE CONTINUE ENTRE BAILLEUL ET YPRES

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.711. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Jedi
18
AVRIL
1918

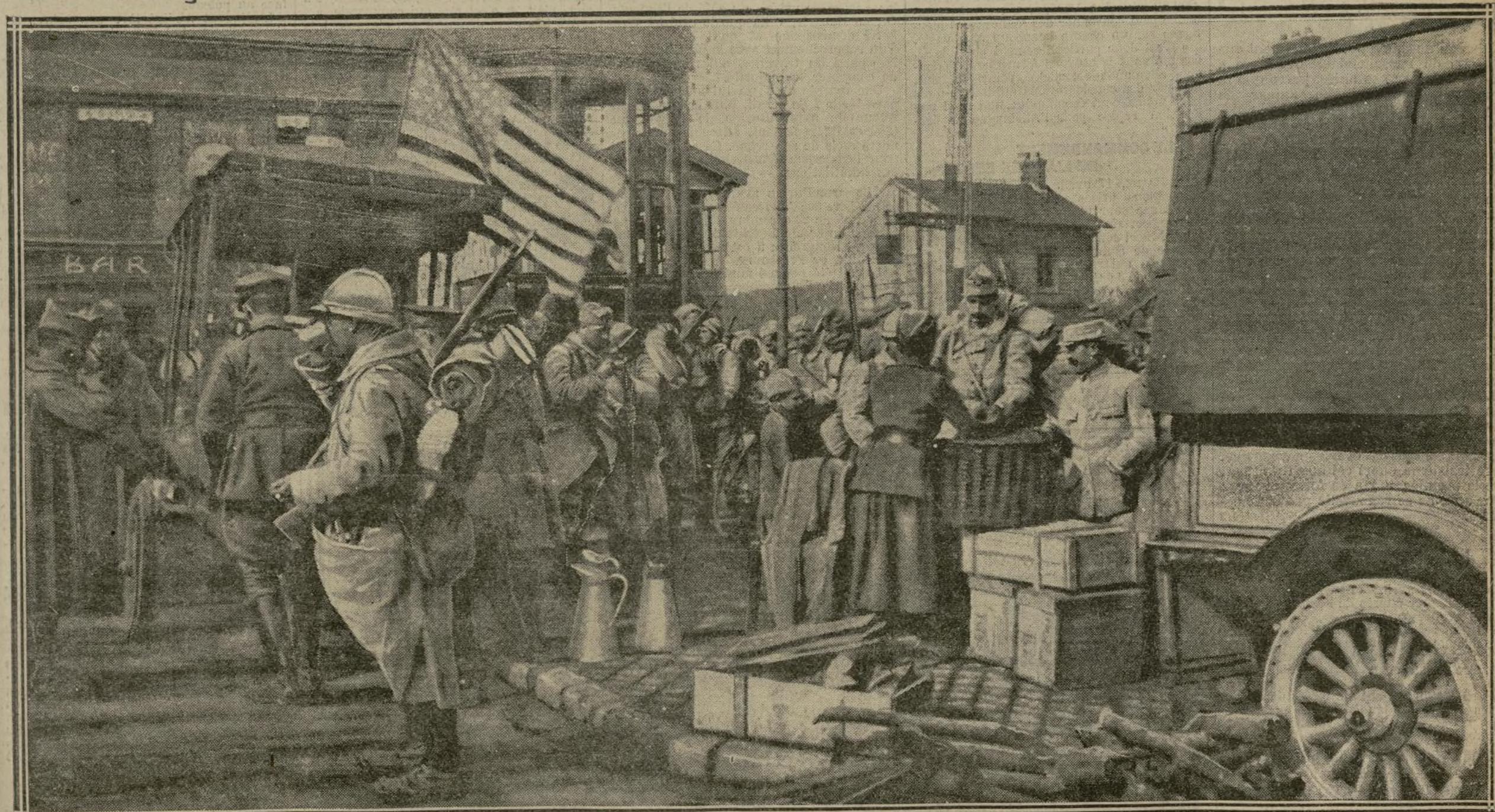
RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15 00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

BOLO A ÉTÉ FUSILLÉ HIER AU POLYGONE DE VINCENNES



APRÈS L'EXÉCUTION, ESCORTÉ DE DRAGONS, LE FOURGON MORTUAIRE QUITTE LE POLYGONE ET SE DIRIGE VERS LE CIMETIÈRE DE VINCENNES
Hier matin, au petit jour, Bolo paya pour son crime. Il était un peu plus de cinq heures lorsque l'automobile militaire dans laquelle il avait pris place arriva sur le lieu de l'exécution. Après avoir parcouru à pied une centaine de mètres, il vint s'adosser au poteau fatal. Là, immobile, il écouta la lecture du jugement. Lorsque le greffier Thibault eut achevé cette lecture, Bolo se laissa bander les yeux et attacher au poteau. Puis un ordre bref, et douze balles sifflèrent. La justice avait passé. Hissé dans le fourgon mortuaire, le cadavre fut aussitôt transporté au cimetière de Vincennes, où l'on procéda à un simulacre d'inhumation, la dépouille du condamné ayant été réclamée par la famille.

FRANÇAIS ET AMÉRICAINS VONT ENSEMBLE AU FEU



DES DAMES AMÉRICAINES, DANS UNE GARE DE L'OISE, RAVITAILLERENT LES SOLDATS QUI MONTENT AUX LIGNES DE COMBAT
Partout et inlassablement se manifestent l'activité et les sympathies américaines. On voit, ici, flotter le drapeau étoilé. Il désigne aux combattants la cantine américaine où ils vont prendre des forces avant de monter aux lignes de combat. Empressées et sou-

riantes, des dames en kaki leur distribuent un casse-croûte. En face, dans la voiturette, du thé, du lait, des cigarettes. Ainsi lestés, et fraternels, unis désormais par la déclaration émouvante du général Pershing, Français et Américains s'en vont combattre côte à côte.

ENTRE BAILLEUL ET YPRES

NOS ALLIÉS RÉSISTENT VIGOREUSEMENT
ET CONTRE-ATTAQUENT AVEC SUCCÈSDes troupes françaises coopèrent
avec les forces britanniques.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

13 HEURES. — Hier au soir, nous avons contre-attaqué avec succès près de Wytschaete. A Meteren, notre contre-attaque a également rétabli la situation et le village reste entre nos mains.

Au cours de l'après-midi et de la soirée d'hier, au nord de Bailleul, l'adversaire a lancé des assauts répétés. Il a été repoussé et a subi des pertes. Des éléments d'infanterie qui avançaient en ordre serré ont été pris sous notre feu à faible distance et ont été décimés; nous avons fait quelques prisonniers.

A la suite du bombardement déjà signalé, les Allemands ont tenté de progresser, hier après midi, à l'est de Robecq, mais leur avance a été brisée par le feu de notre artillerie.

A la suite des progrès effectués par l'ennemi sur le front de la Lys, les troupes qui occupaient des positions avancées à l'est d'Ypres ont été retirées et occupent une nouvelle ligne. Ce repli a été exécuté méthodiquement sans que l'ennemi intervint.

Hier après midi, des éléments qui avançaient au delà de nos anciennes défenses ont été pris sous le feu de nos petits postes et détruits.

Sur le front de bataille au sud d'Arras, des détachements d'infanterie allemande qui avaient pénétré dans nos tranchées en face de Boyelles ont été chassés hier après midi et ont laissé des prisonniers entre nos mains. Notre ligne, dans ce secteur, a été complètement rétablie.

Ce matin, l'ennemi a considérablement augmenté l'activité de son artillerie devant le front britannique au sud de la Somme.

22 HEURES. — Ce matin, l'ennemi a déclenché sur presque tout le front de bataille de la Lys de violents bombardements qui, de la forêt de Nieppe jusqu'à Wytschaete, ont été suivis d'attaques d'infanterie. Toutes ces attaques ont été repoussées et des pertes considérables infligées à l'ennemi.

Dans la contre-attaque relatée ce matin, nos troupes ont réussi à entrer dans les villages de Meteren et de Wytschaete, mais les attaques renouvelées de l'ennemi ne leur ont pas permis de s'y maintenir.

Des troupes françaises coopèrent avec les forces anglaises sur ce front.

Sur le reste du front anglais, rien à signaler.

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — Sur le front de la Somme et de l'Oise, assez grande activité des deux artilleries et rencontres de patrouilles.

Nous avons exécuté plusieurs coups de main dans les lignes ennemies, notamment au sud-ouest de la Butte du Mesnil, dans la région de Tahure et au nord de Flirey. Nous avons fait un certain nombre de prisonniers.

Sur la rive droite de la Meuse, une tentative ennemie à l'est de Samogneux a échoué.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES. — Pas d'action d'infanterie au cours de la journée.

L'ennemi a bombardé violemment nos premières lignes et quelques villages de la région au nord de Montdidier. Nos batteries ont efficacement contre-battu l'artillerie ennemie et exécuté des concentrations de feux sur les positions allemandes.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

La bataille continue avec violence entre Meteren et Wytschaete, mais la résistance de nos alliés s'affirme de plus en plus énergique, et, sur plusieurs points, s'accompagne de vigoureuses contre-attaques.

Plus au nord, c'est volontairement que la ligne de Passchendaele-Becelaere a été évacuée par nos alliés, parce que la progression de l'ennemi autour de Wytschaete la menaçait de débordement par le sud. Quels que soient les glorieux souvenirs qui s'attachent à toutes les positions du saillant d'Ypres, il faut se rendre compte qu'un abandon de terrain en cette région n'est pas susceptible d'entraîner des conséquences graves, parce qu'aucune rupture du front ne peut s'ensuivre.

Pour la même raison, il est permis de se demander si la poussée de l'ennemi va continuer de remonter vers le Nord, sur un terrain où tous les succès qu'il pourrait se procurer à grand-peine n'aboutiraient qu'à un repli sur des positions plus fortes. Il semble qu'en ce moment nous assistions plutôt à la fin d'une bataille qu'au commencement d'une opération nouvelle.

L'ennemi est encore capable de prononcer une très forte offensive. Nous l'attendons, nous croyons pouvoir en présumer la direction probable. Nos dispositions sont prises, et nous savons que, si ce troisième effort est aussi puissant que le premier, il y a de fortes chances pour qu'il ne se renouvelle pas de longtemps.

Jean VILLARS.

L'ENNEMI IGNORE ENCORE
NOTRE PLAN

LONDRES, 17 avril. — Le correspondant de l'agence Reuter auprès de l'armée britannique en France écrit :

« Il faut reconnaître que la force de l'armée allemande, par suite de la tactique des Alliés, n'est plus aussi disproportionnée à la nôtre qu'au commencement de l'offensive. »

« Les Allemands ont été forcés de mettre cartes sur table, tandis que le plan allié n'est pas dévoilé; et les dispositions prises inspirent toute confiance. »

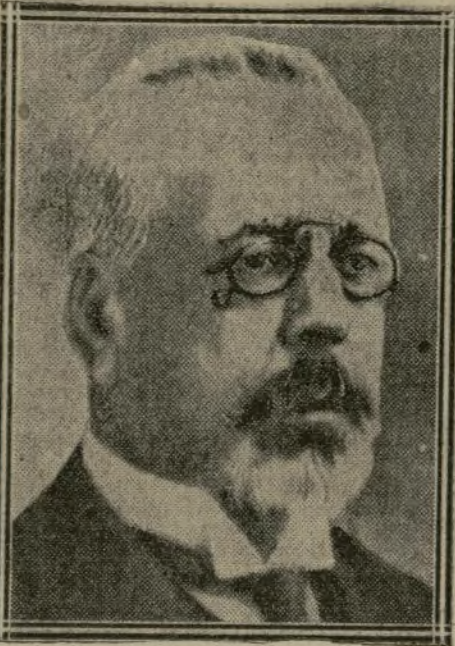
C'EST UNE NOUVELLE BATAILLE
DE VERDUN

LONDRES, 17 avril. — Les Daily News disent :

« Ce qui se déroule sur le champ de bataille du Nord, c'est Verdun renouvelé sur une beaucoup plus grande échelle. A ce point de vue, Bailleul, Neuve-Eglise et même Wytschaete sont la répétition de la forme de Thiaumont. Toutes doivent, maintenant le prix, être offertes à l'ennemi, l'explication donnée de l'évacuation de

LE BARON BURIAN
succède
AU COMTE CZERNINCette doublure de Tisza
prépare-t-elle le retour
de Tisza lui-même ?

Comme sur un mot d'ordre, la presse de Berlin, qui le prend de haut avec Charles I^{er}, avait réclamé de l'empereur d'Autriche qu'il donnât le comte Tisza pour successeur au comte Czernin. Charles I^{er}, qui, au mois de mai dernier, avait obligé le comte Tisza, plus puissant en Hongrie que le roi lui-même, à prendre sa retraite, n'a tout de même pas consenti à aller du premier coup aussi loin dans le reniement de lui-même et dans l'agenouillement devant l'Allemagne. Il n'a pas en-



LE BARON BURIAN

core — pour cette fois — rappelé le comte Tisza. Mais il a pris le baron Burian, c'est-à-dire l'homme qui se trouve le plus près de l'ancien président du Conseil hongrois, son confident et son collaborateur.

Déjà, de janvier 1915 à décembre 1916, c'est-à-dire pendant les deux dernières années du règne de François-Joseph, le baron Burian avait été ministre des Affaires étrangères. L'empereur défunt l'avait choisi pour remplacer le comte Berchtold, jugé trop mou, pas assez magyar, trop porté aux concessions. Le baron Burian devait faire la politique rude, brutale et d'aveugle confiance dans l'Allemagne qui était celle de Tisza. Il la fit et, comme on se le rappelle, elle conduisit l'Autriche à la guerre avec l'Italie.

Voici donc l'empire austro-hongrois revenu purement et simplement à la méthode de François-Joseph. L'éponge est passée sur la timide tentative esquissée par Charles I^{er} pendant les premiers mois de son règne. La subordination à l'Allemagne redevient complète.

Mais l'empereur Charles n'a pas encore fini de signer le revers. A Berlin, c'est le comte Tisza que l'on veut, parce que Tisza représente la solidarité dans la responsabilité initiale de la guerre, ce qui est pour l'Allemagne la meilleure garantie que l'Autriche-Hongrie ne renouvellera plus les « tours de valse » du côté de l'Entente. Or, en Hongrie, voilà que le cabinet Wekerlé démissionne et qu'il est question d'un rapprochement avec le parti de Tisza, le « parti du travail », qui n'a pas cessé de composer la majorité.

Une rentrée de Tisza lui-même se prépare-t-elle ? Ce serait, plus encore que le retour du baron Burian, le signe que Charles I^{er}, repentant, efface les dix premiers mois de son règne. Ce serait surtout pour l'empereur d'Autriche la plus cruelle des humiliations. — J. B.

[Le baron Burian avait déjà les fonctions de ministre des Affaires étrangères du 13 février 1915 au 22 décembre 1916, comme successeur au comte Berchtold. Le baron Burian est hongrois; il est né, en 1851, dans le comitat de Presbourg.]

Il avait été nommé ministre commun des Finances le 22 décembre 1916, lorsque le comte Czernin prit les Affaires étrangères. Une dépêche de Budapest dit que le nouveau ministre des Affaires étrangères continuera à assumer la direction du ministère commun des Finances.]

LE COMMANDEMENT
DE L'ARMÉE BELGE

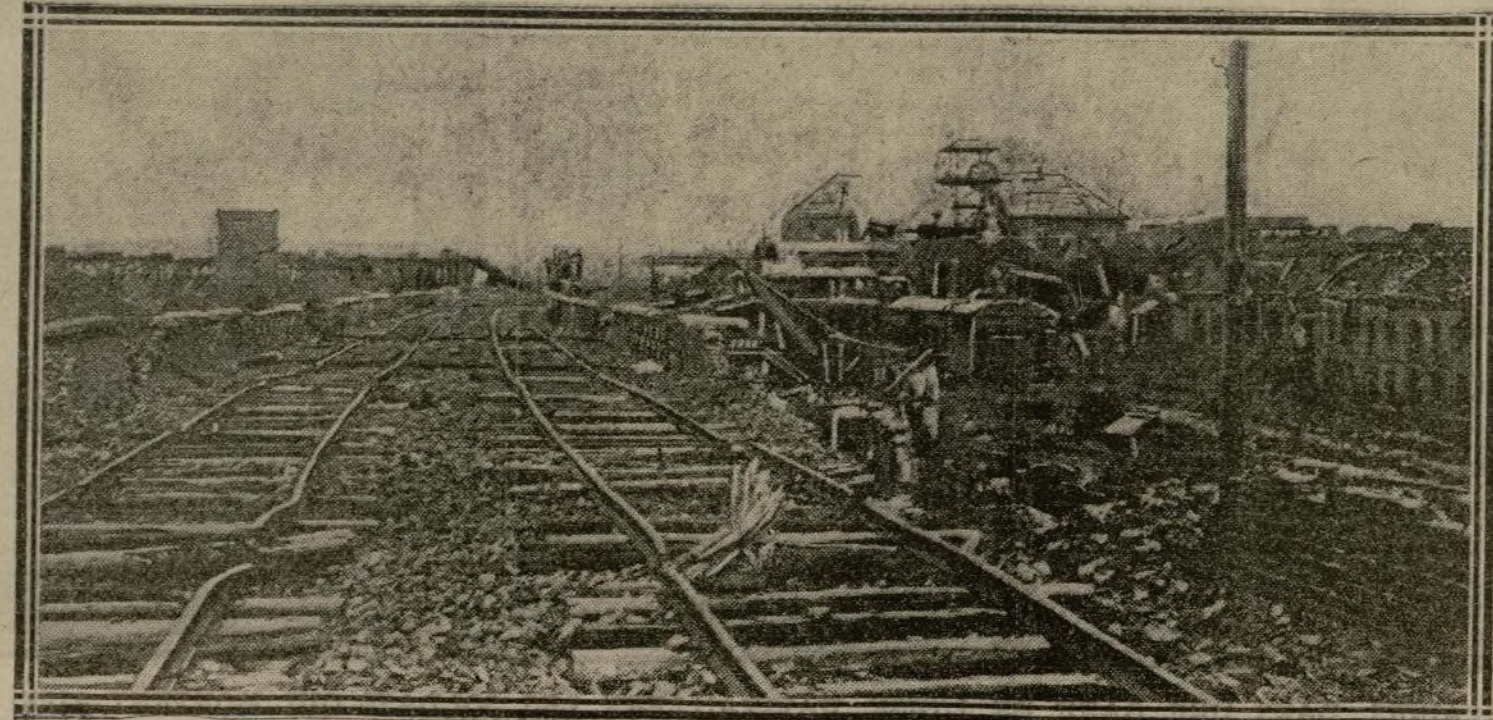
Le Havre, 17 avril. — A l'occasion des dispositions prises par les armées alliées en France pour réaliser le commandement unique, certains journaux ont annoncé que le roi Albert confierait le commandement de l'armée de campagne belge au général de Camille, qui résignerait ses fonctions de ministre de la Guerre.

De source belge autorisée on dément formellement cette information.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco
FIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

LES OBUS ALLEMANDS PILONNENT SANS TRÊVE LE FRONT BRITANNIQUE



LIGNES DE CHEMINS DE FER ET Puits DE MINES BOMBARDÉS DANS LES LIGNES ANGLAISES

L'ennemi semble vouloir faire porter à présent tout son effort sur le secteur nord du front de bataille. Ses pièces à longue portée bombardent sans trêve les deuxièmes lignes de nos alliés, tandis que ses nouvelles divisions se lancent à l'assaut des premières. L'effort est formidable, mais il ne parviendra pas à vaincre la résistance obstinée des Britanniques.

L'EXÉCUTION D'UN TRAITRE

BOLO A ÉTÉ PASSÉ PAR LES ARMES
HIER MATIN A VINCENNESIl était 6 h. 2 lorsque le condamné à mort
expia son crime.

Bolo a été fusillé, hier matin, à 6 h. 2. L'aventurier criminel a payé sa dette. Ses révélations en extrême ont donc procuré exactement dix jours de sursis.

Avant-hier les dernières nouvelles du Palais et de la Santé faisaient pressentir que l'action de la justice ne pouvait tarder, et nous avions fait prévoir à nos lecteurs que le dénouement était imminent.

Le condamné dormait profondément lorsque pénétrèrent dans la cellule le commandant Pottier, chef de la justice militaire; le commandant Jullien, commissaire du gouvernement; le capitaine rapporteur Bouchardon; le lieutenant Jousset, rapporteur adjoint; M. Priole, commissaire du camp retranché de Paris; le Dr Socquet, médecin légiste; l'abbé Geispietz, aumônier de la prison, et M. Panerazi, directeur de la Santé. Le bruit des clefs et des pas ne suffit point à l'arracher de son pesant sommeil. On lui frappa l'épaule. On l'appela. Lorsqu'il eut les yeux ouverts, le commissaire du gouvernement prononça la phrase d'usage :

— Bolo, l'heure de l'expiation a sonné.

Assis sur son lit, le condamné ne sourcilla pas. Il répondit d'une voix nette et détachée :

— J'en suis ravi.

Il s'habilla sans hâte, mettant toute sa coquetterie dans sa dernière toilette. Comme un bouton manquait à son caleçon, il demanda qu'il fût cousu, ce que l'on fit séance tenante. Il se fit raser de près et friser la moustache. Il passa une chemise molle blanche et se regarda dans la glace, refaisant deux fois le nœud de sa cravate noire. L'endossa ensuite un complet neuf, celui que son frère avait fait apporter la veille du jour où devait avoir lieu l'exécution qui fut décommandée. Il regarda le pli du pantalon, boutonna soigneusement le gilet, l'ajusta d'un geste familier de haut en bas et tira d'un geste la jaquette, moulant les hanches.

A 5 h. 20, il était prêt. Il s'entretint alors à mi-voix avec son aumônier, écouta la messe et communia. Il prit un cigare dans une boîte à peine entamée, l'alluma lentement et dit : « Les autres seront pour moi valet de chambre ». Ayant étalé et replié un foulard de soie blanche : « Pour mon frère. Je regrette bien ne l'avoir pas vu hier ».

Puis, il prit un chapeau neuf de feutre marron foncé, une paire de gants de chevreau blancs et passa à la salle du greffe, où l'on procéda à la levée d'écreu.

En dehors de ceux que nous avons déjà nommés, étaient présents : le général Dubail, gouverneur militaire de Paris; MM. Raux, préfet de police; Schoerdlin, procureur de la République; Moulon, directeur de la police judiciaire; Ducrocq, etc. M. Albert Salle n'était pas là, le condamné ayant tenu à lui éviter le spectacle de son exécution.

Le capitaine-rapporteur demanda :

— Avez-vous quelque chose à ajouter ou à modifier à vos précédentes déclarations ?

— Je n'ai rien à dire.

Invité à signer un procès-verbal, il hésita et écrivit : *Bolo pacha*, terminant par un paraphe bref. Il était très calme, la voix était naturelle. De nonchalante elle devint sèche lorsqu'il répondit à un gardien qui l'appela Bolo tout court pour lui donner l'ordre de le suivre : « Monsieur Bolo, s'il vous plaît, et c'est moi qui commande. »

A 5 heures et demie, il prit place dans la limousine basse, aux stores baissées, qui devait le conduire à Vincennes. Il avait auprès de lui l'aumônier et deux gendarmes.

Tout le long du parcours, rapidement effectué, des automobiles l'encadraient et l'escortaient. De temps en temps le store se levait, et l'on voyait apparaître un gant blanc, et parfois, dans le demi-jour, un visage pâle qui se penchait contre la vitre.

Cependant, au moment où il mit pied à terre dans le fort de Vincennes, il eut une légère défaillance. Il était déjà si loin de la prison, si loin de son passé et de sa vie ! Ce ne fut rien. Il se redressa. Le secours d'un médecin fut inutile. Il suffisait de le soutenir. Il se dégagea pour apposer, sur un registre, une dernière signature et retourna s'asseoir au fond de la voiture qui l'emporta.

SUR LE LIEU DE L'EXÉCUTION

Dès 4 h. 1/2 du matin — heure d'être — quelques curieux, des journalistes et des policiers stationnèrent devant le fort de Vin-

ennes, sur le chemin que doivent prendre le condamné et son cortège.

Il fait un temps triste, et le jour, blême, pointe. A 5 h. 5, un pas de troupes martèle le sol. Des hommes passent, l'arme sur l'épaule. A 5 h. 15, trois détonations, trois coups de feu, éclatent dans l'atmosphère qui blanchit. Un bruit de cavalerie, lointain d'abord, puis de plus en plus sonore, monotone. Enfin, le service d'ordre fait évacuer la place du Polygone.

C'est à nouveau un grand silence... Des oiseaux pépient dans les branches. Les visages sont moins livides.

A l'entrée du fort, chaque voiture officielle est annoncée par le coup de sifflet d'un guetteur placé entre la sentinelle et les hommes du poste de garde.

Au passage, on signale les occupants de chaque véhicule. Stores baissés, voici celui de Bolo. Dès que le dernier s'est engouffré dans le fort, la foule qui s'est accrue retourne sur la place du Polygone. Tout à coup, le cortège la traverse et s'engage sous bois. Instant tragique : un large mouvement de cavaliers, suivis de soldats qui courent pour rétrécir le cordon de surveillance. La grand-place est libre, mais le chemin qui conduit à la « caponnière » est rigoureusement gardé. Une barrière de soldats, baïonnette au canon, la ferme rigoureusement, cependant que tout le long du trottoir de droite des sentinelles sont échelonnées.

Un gradé dit : « C'est la cinquième fois que le peloton est désigné et le quartier consigné pour cette exécution. »

L'auto conduisant Bolo s'arrête à vingt-cinq mètres du poteau, dressé près des buttes de tir, et qui barre de noir le fond gris du terrain, un léger brouillard estompé.

Les détachements de dragons, d'artilleurs et de fantassins qui sont de service forment le carré.

Les douze hommes du peloton d'exécution des chasseurs à pied du 26^e bataillon, quatre sous-officiers, quatre caporaux et quatre simples soldats, commandés par l'adjudant Audigé, sont là... un peu effacés. Ce sont tous des volontaires.

Le condamné à mort, toujours hautain, affectant presque l'indifférence, descend d'automobile. Il lève la tête, il marche au poteau, sans défaillance, d'une allure assurée : il le regarde même d'un œil calme.

A sa droite et à sa gauche, un gendarme en bleu horizon ; devant lui, l'abbé Geispietz, qui recule pas à pas, s'efforçant, sans y parvenir, de cacher à Bolo le fatal poteau. Les cavaliers maintiennent au clair; le peloton d'exécution s'apprête.

L'abbé Geispietz, sur un signe, ouvre ses bras au condamné et l'embrasse longuement. Bolo, à voix distincte, lui dit :

— Merci, merci !

Bolo est entraîné par les gendarmes. Il s'adosse de lui-même au poteau et, pendant qu'on l'attache, le capitaine Thibault lit le jugement rapidement. Bolo accepte d'avoir les yeux bandés. On place sur son visage un foulard de soie bleu ciel, qu'il a choisi lui-même. Il recommande aux gendarmes de ne pas trop serrer.

Silencieusement le peloton d'exécution fait face au poteau.

L'adjudant Audigé lève son sabre. Une sirène d'usine hulule au loin. La lame s'abaisse. Des trompettes sonnent « Aux champs ! ». Les détonations. Bolo s'affaisse. Trois balles l'ont atteint à la poitrine, deux à la tête.

Puis l'on entend le coup de grâce. Le docteur Socquet s'approche, enlève le foulard de soie blanche destiné à Mgr Bolo et sur lequel du sang rouge.

Soudain, la musique qui est là, un peu à l'écart, joue *Sambre-et-Meuse*, les troupes défilent...

C'est fini, l'exécution est consommée.

APRÈS L'EXÉCUTION

A 6 h. 25, une fourragère couverte, traînée par deux chevaux, traverse la place du Vieux-Fort.

Elle transporte le cadavre de Bolo pacha. Des dragons entourent le véhicule, qui s'éloigne au grand galop dans la direction du cimetière de Vincennes.

Les soldats du service d'ordre portent l'arme.

Au cimetière, un simulacre d'inhumation est fait. Le corps a été réclamé par la famille...

CE QUE DIT M^{re} ALBERT SALLE

Nous avons demandé à M^{re} Albert Salle, l'éminent défenseur du condamné, si ses révélations ou les assertions de Bolo seraient bientôt rendues publiques :

— Lié par le secret professionnel, répondit-il, je ne peux et ne veux rien dire. Mettez sur tout cela, qui est du passé, un point d'interrogation (M^{re} Albert Salle a dessiné d'un geste large). L'avenir répondra peut-être.

« Pour moi, je suis « muré ».

— Et, maître, peut-on savoir quelle est, de Mme Bolo-Soumaillou ou de Mme Bolo-Muller, l'héritière du condamné ?

— Les tribunaux décideront à cet égard.

— Et la fortune de Bolo ?

— La parole reste à la loi.

Et, en effet, la Chambre a voté, dans sa séance du 11 avril courant, une loi qui ordonne la confiscation, au profit de la nation, des biens des personnes condamnées en vertu des divers articles du Code pénal, du Code de justice militaire ou de la loi du 18 avril 1886, qui visent les crimes et délits contre la sûreté de l'Etat, et notamment l'espionnage.

6 avions allemands
abattus sur notre front

(OFFICIEL). — Dans les journées du 15 e du 16 avril, quatre avions allemands ont été abattus par nos pilotes.

Il se confirme que deux autres appareils ennemis ont été détruits le 12 avril en combat aérien.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE LIVRE DE RAISON

DE VON HONORIUS

PAR GEORGES DOGQUIOS

1^{er} janvier. — Il y a déjà près de quatre mois que ma pièce est en construction. Je crois que bien avant la fin du présent trimestre elle sera en posture de bien faire, avec l'aide du vieux Dieu fidèle... J'emploie tous mes instants à Essen, dans un état de jubilation toujours croissante. J'ai peur, si cela continue, de devenir fou de bonheur... Mais non, je ne dois pas avoir peur de cela. J'ai l'insigne fortune d'être Allemand, c'est-à-dire assez hautement armé pour pouvoir résister aux plus intenses exaltations du cerveau et du cœur.

2^e janvier. — Je relis ma page de carnet d'hier, et cela me donne un peu d'amertume ; car, si mon cerveau est pleinement satisfait de sa force, mon cœur, hélas ! demeure conscient de son irrémédiable faiblesse. C'est le malheur du cœur allemand de demeurer si accessible au pur sentiment de l'amour et d'en souffrir si fort !... O Julie, servante primitive et facile de cette bonne auberge de Saône-et-Loire où je vécus tant et tant de semaines agréables, comme, malgré tout, je te regrette ! Mais, surtout, combien je reste inconsolable de l'absence de l'enfant que j'eus de toi !... O Barbara, ma fille ! Quatre ans, bientôt, que je n'ai caressé tes cheveux de blé mûr, baisé les douces paupières qui, dans le sommeil, cachent tes adorés yeux bleus de lin !... Le diable emporte ton obstinée Française de mère, qui m'empêcha de t'emmener, quand il en était temps !...

20 janvier. — J'ai cinquante ans, aujourd'hui. Je songe à Barbara, et je songe à ma pièce... Ma pièce est ma fille aussi. Elle est, même, des deux la seule légitime... Voilà ma pensée, au fond, assez comique, mais qui ne me fait pas rire, cependant... Barbara, quel sera ton destin ?... Tu ne porteras pas le nom de ton père, ce nom promis à la gloire la plus enviable ! Mais j'aurai soin que, dans ton obscurité, rien jamais ne te manque. Tu seras riche, Barbara !... Quant à toi, mon autre fille, à peine seras-tu née qu'il sera parlé de toi dans l'univers entier. Et, d'ores et déjà, oui, je suis assuré que ta destinée sera éclatante !... (C'est, je crois bien, une espèce de mot d'esprit, comme ils en fabriquent en France, et bien indigne, assurément, d'un savant du pays supérieur à tous autres pays ! Mais, pour le jour de ma fête, je puis bien me tolérer, vraiment, ce calembour, au surplus excellent...)

21 janvier. — Hier, pour mon anniversaire, je me suis offert une promenade d'ours de deux heures dans le kolossal atelier d'Essen... O ! notre sublime Wagner, aucune des pages de ta Tétralogie ne survole en harmonie la musique, admirable, unique, et je dirai céleste, des machines-outils, qu'accompagne, à la basse, le vacarme des ponts roulants !...

1^{er} février. — Quel triomphe cela va être pour cette firme Krupp !... L'Erhardt et la Thyssen vont en être comme tortillés !... Mais, tout de même, quelle certitude meilleure, quel achèvement plus merveilleux, quelle plus décisive réussite, si ma fille d'acier était usinée au Creusot !... Le Creusot !... C'est là, là, seulement, qu'est la suprématie !... Je n'oserais le dire à personne, ici, certes ! Mais je ne puis me le cacher à moi-même... Et n'est-ce pas là, d'ailleurs, qu'avec de faux papiers d'Alsacien j'ai savouré mes dix plus splendides années ?... Que de secrets inestimables j'y ai surpris !... Et comme cette Julie était aimable... Un an avant la guerre, j'ai acheté, à Autun, contre une bouchée de pain, une maisonnette pour elle et pour Barbara... J'imagine qu'elles y doivent être bien tranquilles...

15 février. — Je ne m'occupe plus, maintenant, que de ma fille d'acier, la fille de mon dur cerveau... L'aimé-je donc plus que celle de mon toujours si faible cœur allemand ?... O Barbara, ma chérie, non, non, ce n'est pas vrai !... Je t'aime, Barbara, je t'aime !...

25 mars. — Ivresse ! Ivresse ! Ma fille d'acier a bien la portée invétérée par mes géniaux calculs !... Hier, elle a jeté plus de vingt fois l'épouvante sur la capitale la plus punissable du globe !... De ce fait, von Honorius entra tout vif dans l'histoire !... L'empereur en personne est venu me féliciter. J'ai cru qu'il m'allait tirer l'oreille. Mais non, il s'estime, à cette heure, bien trop supérieur à l'autre pour s'insulter l'humiliation de l'imitation !... O Barbara, plus tard, quand tu pourras comprendre, comme tu devras honorer, toi aussi, ton père !...

27 mars. — Grâce aux antennes bien cachées de nos espions, nous apprenons, tout de suite, l'effet des espérances de ma fille d'acier !... Il paraît que les Parisiens ne savent plus où se mettre !... Je n'ai jamais tant ri !...

29 mars. — C'est aujourd'hui vendredi saint ; et je suis, notoirement, l'âme la plus religieuse de tout l'empire ; mais il ne faut pas oublier que c'est la guerre, et que Dieu est de notre côté...

30 mars. — Un des obus envoyés par ma pièce, hier, est tombé sur une vieille église. Il y aurait beaucoup de morts... Je le regrette, mais c'est la guerre. Ne l'oublions jamais !...

2 avril. — Horreur ! Horreur !... Barbara et sa mère, que je croyais à Autun, étaient dans cette vieille église !... La fille de mon cerveau a tué la fille de mon cœur !... Seigneur, ta Droite est terrible !...

Georges DOGQUIOS.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LE CABINET WECKERLÉ A DÉMISSIONNÉ

A Budapest, cette démission qui était attendue depuis quelques jours n'a surpris personne.

BERNE, 17 avril. — On télégraphie de Budapest :

« Le cabinet Weckerlé est démissionnaire. Cette démission n'a surpris personne, elle était attendue depuis plusieurs jours. On pense que M. Weckerlé sera chargé de constituer le nouveau cabinet, car il ne s'est retiré, en fait, que pour pouvoir procéder à un remaniement et se débarrasser de quelques-uns de ses collaborateurs hostiles au projet de compromis qu'il avait préparé avec le comte Tisza concernant la réforme électorale. M. Weckerlé avait accepté en dernier ressort cette idée de compromis pour éviter une dissolution de la Chambre ; mais certains de ses collègues refusaient de se rallier à cette solution qui, semble-t-il, est celle qui interviendra dès que le ministère sera reconstitué. » (Radio.)

Comment la retraite du comte Czernin fut décidée

BERNE, 17 avril. — Le comte Czernin devait partir samedi avec l'empereur pour Budapest. Mais, au cours de la journée, le souverain décida d'ajourner son voyage et de renvoyer son ministre. Dans l'après-midi, M. Weckerlé et le comte Tisza furent, par téléphone, appelés à Vienne. Ils y arrivèrent dimanche, de très bonne heure. Dans la matinée, Czernin, Seidler, Weckerlé furent reçus ensemble par l'empereur. Czernin, pour la deuxième fois, et Seidler, pour la première, donnèrent leur démission. On sait que l'empereur n'accepta que la démission du comte Czernin. Dans l'après-midi, MM. Tisza, Weckerlé et le comte Mensdorff furent reçus par l'empereur. Au cours de cette audience, le choix du successeur du comte Czernin fut l'objet de la conversation. Le soir du même jour, le roi, accompagné du comte Tisza et de M. Weckerlé, partait pour Budapest.

Le chancelier et le kaiser n'étaient pas d'accord sur la question de Livonie

Il est piquant de constater la contradiction qu'il y avait entre le chancelier Hertling et l'empereur Guillaume au sujet de la politique allemande en Estonie et en Livonie.

Au Reichstag, le 25 février dernier, le chancelier s'exprimait ainsi : « Nous ne songeons pas à nous établir en Estonie et en Livonie (Ecoutez ! Ecoutez ! à gauche). Nous désirons seulement entretenir après la guerre des relations de bon voisinage et d'amitié avec les organismes politiques qui sont en voie de création. » (Havas ! à gauche.)

Or, à la date du 16 avril, le président du soi-disant conseil national de Livonie, réuni à Riga, prenait connaissance du télégramme suivant adressé par Guillaume II : « Les remerciements si cordiaux du conseil national de Livonie, de Riga et d'Oesel, pour le vieux pays de l'Ordre (teutonique) qui a été délivré des souffrances qu'il endurait, m'ont profondément touché... La demande du conseil national d'être réuni à l'empire allemand sous mon sceptre sera accueillie avec bienveillance... »

Vives attaques repoussées sur le front belge

Nos Alliés ont réussi à faire 600 prisonniers

(OFFICIEL). — Ce matin, les Allemands ont attaqué avec force notre système d'avant-postes entre l'étang Blankart et le chemin de fer d'Ypres à Thourout. Ils ont réussi à prendre pied dans plusieurs de nos postes, mais d'énergiques contre-attaques de nos troupes les ont complètement chassés ; 600 prisonniers sont restés entre nos mains.

Le bombardement de mardi a causé seize morts

Quatre des victimes du bombardement de mardi ont succombé, hier, à l'hôpital où elles avaient été transportées. Ce sont Mmes Delahaye, 40 ans, et Lucie Labarre ; MM. Ernest Mouton, 55 ans, et Mathias Brohier, 39 ans. Deux corps ont été identifiés : ce sont ceux de Mmes Pasquet et Liégeois.

NOUVELLES BRÈVES

Un vol audacieux. — Alexandre Chaumont, 19 ans, a brisé hier, à coups de marteau, la glace d'un magasin de bijouterie, rue de la Chaussée d'Antin, et a enlevé dans la vitrine deux bijoux garnis de bagues valant 50.000 francs environ. Le coupable a été aussitôt arrêté.

Démision du maire de Madrid. — M. Francisco Rodriguez, maire de Madrid, a donné sa démission en raison de la question du pain.

NOTRE AVIATION S'EST ASSURÉ LA MAÎTRISE DE L'AIR

Les Allemands sont obligés de reconnaître officiellement notre supériorité.

FRONT FRANÇAIS, 17 avril. — Dès le début de la guerre, à l'ors que l'aviation, sortant à peine de la période de sport, commença à rendre aux armées des services de plus en plus importants, on la considéra comme une « cinquième arme ».

Il convient cependant de reconnaître qu'elle n'était encore à ce moment qu'un simple auxiliaire de combat, uniquement utilisé à des reconnaissances de front et à des sommations réglées de tir. L'aviation n'était point, à proprement parler, une arme réelle de combat, causant, par lui-même, des ravages dans les rangs ennemis.

Qui ne se souvient des premiers essais tentés au début de la guerre pour chercher à placer une mitrailleuse sur un appareil que l'on alourdissait d'un pesant blindage ayant pour effet de paralyser son essor ? Qui ne se souvient aussi des premières petites bombes à main, à peine plus puissantes qu'une grenade actuelle d'infanterie, que lançait, en 1914, les taupes sur Paris ?

On peut dire aujourd'hui seulement que l'aviation est devenue une arme effective de combat des plus puissantes et des plus redoutables, utilisée non seulement pour renseigner le commandement sur la situation de l'ennemi, ses dispositions, l'état de ses travaux, les emplacements de son artillerie, ses voies de communication, ses déplacements de troupes et de réserves ; pour assurer la liaison de l'infanterie avec le commandement et avec l'artillerie ; pour régler le tir des batteries ; pour lutter contre l'aviation ennemie en vue de s'assurer la maîtrise de l'air ; pour bombarder des ouvrages, des organisations, des formations des ennemis, leurs voies et nœuds de routes et de chemins de fer, leurs dépôts de munitions, leurs usines, etc., mais encore pour s'attaquer directement à leurs troupes pendant leur stationnement, pendant leur marche et même pendant le combat, à la bombe et à la mitrailleuse.

Jamais encore notre aviation, qui s'est assurée la maîtrise de l'air, n'avait accompli une tâche aussi considérable ni rendu de services aussi précieux que depuis l'offensive allemande du 21 mars dernier. Certes, les prouesses individuelles de nos aviateurs, qui abattaient un grand nombre d'appareils ennemis, sont à retenir et à encourager, mais ce serait singulièrement rabaisser le rôle de l'aviation que de le limiter à ces exploits. Et tous ceux qui, sans avoir les honneurs du « communiqué », rendent des services tout aussi importants en contribuant à faire gagner une bataille ou en paralyssant une offensive ennemie ont droit au même tribut d'admiration.

Par leurs bombardements et leurs mitrillades, nos avions troublent l'ennemi jusque dans ses formations les plus éloignées, dans des régions où, eux seuls, peuvent aller porter le désarroi et la mort. Ils ne lui laissent plus aucun repos. Les troupes au cantonnement sont harcelées, sans discontinuer, de jour comme de nuit. Les relèves sont rendues des plus meurtrières, les ravitaillements empêchés, les convois bouleversés, les gares détruites, les voies de chemin de fer embouteillées, tous les services essentiels à la vie de l'armée sont, en un mot, considérablement gênés et souvent paralysés.

Et ces résultats magnifiques ont été obtenus au prix de pertes relativement légères, très inférieures à celles des Allemands qui ont perdu plus de trois appareils pour un seul des nôtres. Les Allemands ont eux-mêmes reconnu notre supériorité dans leur radio du 29 mars, disant : « Tandis que l'adversaire, dans les premiers jours, opposait à peine une résistance sérieuse dans les airs, il résiste maintenant avec opiniâtreté à nos pilotes, aidé d'autres forces aériennes venues d'autres fronts. »

« En certains endroits, il a pénétré, avec des escadrilles de soixante aviateurs, dans la zone aérienne défendue, de telle sorte que nos aviateurs de chasse n'ont pu repousser (?) l'adversaire qu'après de durs combats. »

Dès le 23 mars, en effet, l'ennemi a été complètement maîtrisé et il a dû faire appel à ses meilleures escadrilles, notamment à celle de Richthofen, pour essayer de réagir à partir du 29.

C'est par vingtaine que, chaque jour, les avions allemands ont été abattus et par 40 à 50.000 kilos que les explosifs étaient jetés sur toutes les organisations de l'arrière, tandis que 2 à 300.000 cartouches étaient quotidiennement tirées sur les troupes. Rien que dans la journée du 24 mars, cinquante-six avions allemands ont été abattus par les escadrilles franco-anglaises, et vingt-quatre contraints d'atterrir. Dans la nuit du 26 au 27, mille bombes ont été lancées sur Bapaume-Bray-Péronne. Le 27, quatre-vingts avions de combat et de bombardement ont usé plus d'un quart de million de cartouches sur des masses d'infanterie allemande, dont les hommes sont fauchés par centaines.

Mais les aviateurs français ne sont pas des assassins comme les aviateurs allemands qui viennent, la nuit, tuer des femmes et des enfants endormis.

Nos bombardements sur les zones de l'arrière ont toujours lieu contre des centres uniquement militaires où ne se trouvent que des combattants, contre des usines de guerre, des dépôts de munitions, des gares, des voies ferrées stratégiques — en un mot, contre des objectifs strictement militaires. (Havas.)

LA RECTIFICATION DU SAILLANT D'YPRES

LONDRES, 17 avril. — Un officier supérieur britannique, revenant directement de France, interviewé par l'agence Reuters, a déclaré :

Les nouvelles d'hier soir et d'aujourd'hui sont assurément meilleures. Nous avons contre-attaqué les Allemands à Meteren et au sud, et nous les avons refoulés sur un front étendu jusqu'à mi-chemin de Bailleul.



Nous avons avancé notre ligne dans la direction de Neuve-Eglise et nous l'avons améliorée rencontrant peu d'opposition. Bien qu'on ne puisse pas dire définitivement que Wytschaete est en nos mains, nous avons certainement pris une partie du village et probablement le village entier.

Nous avons de nouveau pris pied dans Wytschaete et nous tenons probablement la partie est.

Le maréchal Haig parle aujourd'hui d'un retrait sur le front à l'est d'Ypres, une décision dans ce sens a été prise dimanche avant la chute de Bailleul. Ce n'est donc pas un mouvement hâtif. Ce fut une nécessité militaire très regrettable, qui fut décidée de bonne heure dimanche ; l'opération fut achevée lundi soir. Le retrait s'est effectué graduellement.

Notre armée traverse une période de tension très sévère, et la situation a eu des moments très critiques et est encore certainement inquiétante.

Dans la bataille d'Armentières, les Allemands ont engagé 28 divisions et, depuis le 21 mars, sur la totalité du front, ils ont eu 126 divisions. Sur ces 126 divisions, l'armée britannique, elle seule, fait face à 79. Il n'y a aucune raison d'être dans un état de désespoir en ce qui concerne la situation, si nous envisageons à un point de vue large et si nous considérons nos sacrifices comme une partie nécessaire d'un grand plan.

M. de Kühlmann au G. Q. G. allemand

BALE, 17 avril. — On mande de Berlin :

« Le kaiser a reçu au grand quartier M. Kühlmann, qui a fait son rapport. »

« La commission de l'ordre du jour du Reichstag a décidé de faire commencer les vacances de la Pentecôte le 16 mai. »

« Le Reichstag reviendrait le 4 juin pour se séparer de nouveau dans le courant de juin. La première lecture de la nouvelle loi sur les impôts doit venir en séance plénière le 25 avril. » (Havas.)

M. GEORGES CLEMENCEAU S'EST EXPLIQUÉ

Le président du Conseil a parlé hier devant les trois commissions de l'affaire Charles I^{er}

On nous communique la note suivante : « Les Commissions des affaires extérieures, de l'armée et de la marine se sont réunies sous la présidence de M. Franklin-Bouillon, assisté de MM. Renoult et Le Bail, pour entendre le président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères. »

« La président du Conseil a exposé les conditions dans lesquelles se sont produites les tentatives de l'Autriche en vue de diviser les Alliés par des négociations de paix. Il a remis le dossier complet de cette affaire à la commission des affaires extérieures, qui s'en est immédiatement saisie et en poursuivra l'étude aujourd'hui. »

« M. Franklin-Bouillon, président, a été chargé de présenter, cet après-midi, un premier rapport. »

Nous pouvons ajouter que MM. Ribot et Painlevé, anciens présidents du Conseil, seront entendus demain par la commission des affaires extérieures.

Il ne semble pas, d'autre part, que les faits sur lesquels le président du Conseil s'est expliqué hier devant les trois commissions réunies soient prochainement l'objet d'un débat à la Chambre, soit en séance publique, soit en comité secret, le gouvernement étant opposé pour l'instant à toute discussion de ce genre, et M. Clemenceau étant décidé à poser, si besoin était, la question de confiance à ce sujet.

La Chambre des lords adopte la loi des effectifs

LONDRES, 17 avril. — La Chambre a adopté en seconde lecture le bill sur les effectifs. (Havas.)

Encore un vapeur espagnol torpillé par un sous-marin

Trois hommes de l'équipage ont péri, victimes de ce nouvel attentat allemand.

MADRID, 17 avril. — Un télégramme de Liverpool annonce que le 13 avril, à une heure du matin, le vapeur espagnol *Luisa*, jaugeant 6.000 tonnes, a été torpillé à l'entrée du canal Saint-Georges. Un mécanicien et deux chauffeurs, tous trois sujets espagnols, ont péri.

Le *Luisa* appartenait à la maison Taya, qui se proposait de l'envoyer aux Etats-Unis, lorsqu'il fut réquisitionné pour transporter en Angleterre une cargaison de fruits et ramener du charbon.

Les armateurs ont adressé au président du Conseil un télégramme d'énergique protestation dans lequel ils disent notamment :

« Nous espérons que le gouvernement, pour la dignité du pays qu'il représente, fera le nécessaire pour que cet attentat ne reste pas impuni et pour que soient évitées à l'Espagne les conséquences d'un blocus illégal, auquel, sans cela, elle se verrait soumise. »

Le président de la Chambre industrielle de Barcelone a également adressé un télégramme de protestation au président du Conseil.

Le général Pershing félicite deux « nurses » américaines

Deux infirmières de l'armée américaine, proposées pour la médaille militaire anglaise, ont reçu une lettre personnelle du général Pershing les félicitant de leurs exploits, résumés dans deux lettres du jour :

Evan-Jean Parmales, infirmière de réserve : « Vous que j'ai vues à terre, blessée, fortement ébranlée par l'explosion d'une bombe lors d'un raid aérien ennemi dans la nuit du 4 septembre 1917, a fait preuve d'un grand esprit de sacrifice en continuant à prodiguer ses soins aux malades blessés de sa salle pendant le reste de la nuit. »

Beatrice Mac Donald, infirmière-major : « Étant de service comme infirmière chirurgienne à la gare d'évacuation n° 61, dans la nuit du 17 août 1917, a été blessée par l'explosion d'une bombe lancée par un aéroplane ennemi. Un fragment entra dans la joue droite, traversa l'orbite et pénétra dans la prunelle, la rendant ainsi instantanément aveugle. Au moment du raid, avant d'être blessée, elle fit preuve d'un courage remarquable et continua son service dans la salle d'opérations jusqu'au moment où elle fut atteinte. »

Une assemblée générale des cinq Académies

Les cinq Académies se sont réunies, hier, en assemblée plénière, sous la présidence de M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, pour entendre les rapports annuels sur Chauli et le musée Condé, qui ont été lus par MM. Emile Picard et Lavisse, et pour statuer sur l'attribution des arrérages de la fondation Debrousse s'élevant à la somme de 36.370 francs.

L'assemblée, sur le rapport de M. Babeion, a partagé ainsi ces arrérages : 6.000 francs à l'Académie française pour la publication de la correspondance de Bossuet et des œuvres de Bourdaloue ; 6.000 francs à l'Académie des Inscriptions pour les inscriptions de Delos ; 10.000 francs à l'Académie des Sciences pour le catalogue des petites planètes et l'édition des procès-verbaux de ses séances ; 6.000 francs à l'Académie des Beaux-Arts pour le catalogue de la musique de la Bibliothèque Nationale, les procès-verbaux de l'ancienne Académie royale d'Architecture et une publication sur le Collège Mazarin et l'Institut ; 6.000 francs à l'Académie des Sciences morales pour les œuvres de Malebranche et de Maine de Biran et les ordonnances des rois de France ; enfin 2.000 francs à la bibliothèque de l'Institut, le reliquat de 370 francs étant reporté à 1919.

AVENDRE 46 DOUBLES PORTES CAPITONNÉES avec leurs ferrures en très bon état. Ecrire : M. Segond, 10, rue d'Angoulême, Paris.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front italien

Des patrouilles anglaises, sur le plateau d'Asiago, et des patrouilles italiennes, dans la région du mont Tomba, ont capturé des prisonniers et du matériel.

Dans la boucle de Gongo, à l'est de Passalza, nous avons, par des rafales de mitrailleuses bien ajustées, enchaîné l'adversaire de lancer des embarcations à l'est, et un de nos groupes d'assaut, passant bravement sur la gauche de la Piave, lui a infligé des pertes.

Tirs efficaces de notre artillerie dans le val Lagarina. Nous avons battu de plein fouet un train militaire en gare de Reveretto et incendié des dépôts de munitions.

Front de Macédoine

(16 avril). — Sur la rive gauche de la Strouma, vers Kijupri et Prosenik (15 kilomètres au sud de Demir-Hissar), les reconnaissances britanniques ont livré de nombreux combats aux avant-postes bulgares et ramené des prisonniers.

L'ennemi, de son côté, a tenté deux coups de main qui ont échoué complètement, dans la boucle de la Cerna et à l'ouest de Monastir.

Actions d'artillerie réciproques dans la boucle de la Cerna, dans le secteur de Monastir et dans la région des lacs.

(Communiqué britannique). — De bonne heure, ce matin, les troupes grecques ont traversé la rivière de la Strouma, au-dessus du lac Tahinos, et ont occupé les villages de Rejlikatch, Kakarska, Salmah, Kispeli et Ada.

L'opération a été des plus heureuses et a été exécutée avec peu de pertes.

Plus au nord, les troupes ont occupé Kumli, Ornanli. Quelques Bulgares ont été capturés.

— Le prince don Livio Borghese, conseiller à l'ambassade d'Italie à Londres, a été promu ministre plénipotentiaire.

INFORMATIONS

— La duchesse d'Albany vient d'être marquée du jeune fils du lieutenant-colonel Tillie et de Mme Tillie. Le baptême a eu lieu à Esher.

NAISSANCES

— La comtesse Maurice Treuille a heureusement mis au monde un fils : Henri.
— Mme Arthur de Joybert a donné le jour à un fils : Bernard.

FIANCILLES

— On annonce les fiançailles de M. Adolphe de Cambourg, attaché à la Banque de France, fils du vicomte de Cambourg et de la vicomtesse, née baronne Combaire de Sprincourt, avec Mlle Marie-Virginie Schifmann, fille de feu M. Joseph-Isidore Schifmann et de Mme, née Jung.

MARIAGES

— Ces jours derniers a été célébré le mariage du capitaine Ch. Verly, officier de la Légion d'honneur, avec Mlle J. Schneider, fille du colonel Schneider, chef du cabinet militaire du gouverneur de Madagascar.

— En l'église Saint-Jovin (Cher) vient d'être béni, dans l'intimité, le mariage du comte Roland de La Celle, avec Mlle Elisabeth Peltre.

— Le mariage de M. Roger Bertin, capitaine adjoint à l'intendance, fils de M. Ch. Bertin, décédé, et de Mme, née Marly, avec Mlle Marie-Antoinette Frontault, fille de M. Frontault, décédé, et de Mme, née Donon, a été célébré avant-hier en l'église Notre-Dame de Versailles.

DEUILS

— Les obsèques du comte de Cuvillier ont été célébrées ces jours derniers, en l'église de Cressévillie (Calvados), en présence d'une nombreuse assistance.

Le deuil était conduit par le comte de Cuvillier et le vicomte de Cuvillier, ses fils; le vicomte Jean de Cuvillier, aspirant de cavalerie, pilote aviateur, son petit-fils; M. de Roissy, son neveu; le marquis de Cuvillier, lieutenant au 40^e d'infanterie, son petit-neveu.

Les cordons du poêle étaient tenus par le comte d'Ollivier, M. Jéhene, maire d'Heuland; M. Boscard, maire de Danestal, et M. Léopold Aumont.

Nous apprenons la mort :

Du contre-amiral Baehne, commandeur de la Légion d'honneur, décédé avant-hier, à Toulon, dans sa soixante-huitième année ;

De M. Paul Hergott, sous-préfet de Sedan, délégué au contrôle des évacuations dans le Pas-de-Calais, tué par un obus aux environs d'Arras. Il était âgé de cinquante-cinq ans ;

De M. Ernest Faroux, ancien notaire de Saint-Quentin. Il était le père de M. André Faroux, notaire à Paris, et le beau-père de M. Bormel, ingénieur, inspecteur principal des chemins de fer du Nord, chevalier de la Légion d'honneur ;

De M. Joseph de Merle, décédé à Palaiseau à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était le père du lieutenant de vaisseau de Merle et de la comtesse de Massarède ;

De Mme Denis Puech, princesse Gagarine-Stourak, artiste peintre, femme du sculpteur, membre de l'Institut, décédée en sa villa Manzyria, à Cannes, à la suite des fatigues qu'elle s'était imposées depuis le commencement de la guerre pour soigner nos blessés ;

De Mme Hénnet de Bernosville, née Cambronne, qui vient de succomber à quatre-vingt-cinq ans, en pays envahi. Elle était la mère de la comtesse Auguste de Martimpuy, la grand-mère du sous-lieutenant d'infanterie mitrailleur Pierre de Martimpuy, et de la comtesse François de Chavagnac et de Mme Louis de Chauvenet ;

De l'abbé Jean de Saint-André, du 113^e régiment d'infanterie, professeur au petit séminaire de Blois, mort pour la France. Il était l'oncle du sous-lieutenant Guy de Saint-André, tué à l'ennemi ;

De M. Paul Debarvalle, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Valenciennes.

BIENFAISANCE

— Avant-hier a eu lieu, à Nice, une grande matinée de bienfaisance au profit de la Croix Rouge. L'élite de la société niçoise et de la colonie étrangère y assistait. Remarqué :

M. Gaston Fabre, président ; le colonel des Isnards, vice-président ; duchesse d'Uzès, comtesse et comtesse de Chalus, M. et Mme Nicot de Villemain, M. et Mme de Charnoy, Mme des Isnards, M. Thiollière, général Ledet, princesse Morouzi, M. et Mme Mlle Péguier, comtesse de Pinguillet, marquise de La Fare, comtesse de Lastic, comtesse de Foscarini, baronne Lazzaroni, commandant de Belleville, comtesse de Prang, Mme Maré de Paraza, comtesse de Pully, baronne d'Alajuba, Mme B. Desfossés, baron O. de Reuter, baronne de Sargent, comtesse de Besaucelle, baronne de Beaurevoir, M. Peretti della Rocca, comtesse d'Osmoy, Mme Bonnardel, Mme de Roisel, comtesse du Terrail, Mme du Châtelet, vicomtesse de Villoutreys, Mme Fautras, de Thiracy, Mme Nisart, comtesse de Lallemand, baronne de Chalon, Mme Henri Chauvin, comtesse de Calernbert, comtesse du Dognon, baronne de Robécourt, Mme Guilbert, Mlle Rihouet, Mlle de La Rochère, Mme de Watroz, princesse Galitzine, vicomtesse de Galember, comtesse de Lousbraille, etc., etc.

Gros succès pour la conférence de Mlle de Sargent, sur "Les infirmités, leur vie, leur développement", et pour la partie artistique qui clôtura cette belle réunion de charité.

Parmi les vendeuses de programme, on notait : Mlle Rose Vireneque, Georgevitch, Collette de Besaucelle, de Chalus, S. Ninck, Perrot, etc.

ANÉMIES-SURMENÉS NEURASTHÉNIQUES DÉPRIMÉS-AFFAIBLIS
Le plus efficace des reconstituants est
LEUBIASÉ
STIMULANT LE PLUS ÉNERGIQUE DU NOUVEAU PROTOPLASMIQUE
la base de la vie (imp. comp. L. Pharmacia et Laboratoire L. LEUBIASÉ, 5, rue de la Harpe, PARIS)
NOTICE FRANÇAISE

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

LE "REGYL" guérit maladies d'estomac
Laboratoires FLEURY, 58, r. Réaumur. La bte 6 fr. c. m. d. a.

EXCELSIOR
ON FAIT LA « QUEUE » POUR LE PAIN A KIEF

L'UKRAINE EST LE GRENIER DE LA RUSSIE, ET SA CAPITALE SOUFFRE DE LA DISETTE
Von Walton, contrôleur des vivres en Allemagne, déclarait, la semaine passée, que le maintien ou la réduction de la ration de pain actuelle dépendait des approvisionnements que les Empires centraux pourraient tirer de l'Ukraine. Si l'on en juge par le document ci-dessus, les sujets de l'empereur Guillaume II et de Charles I^{er} souffriront encore de grosses privations avant la prochaine récolte.

B L O C - N O T E S

Parmi toutes les femmes que je connais, ma concierge est une de celles à qui la démission du comte Czernin semble avoir causé la joie la plus vive. Elle était devant la porte de sa loge au moment où les journaux nous en annonçaient la nouvelle, et, tout de suite, les yeux brillants, le rouge aux joues :

— Eh bien, madame sait-elle ?... Leur Czernin... Je crois qu'il a pris quelque chose ?

Ma concierge n'use ordinairement, pour parler aux locataires, que de termes de choix. C'est une femme respectueuse et qui a le sentiment des distances. Mais, cette fois, la violence de son contentement la rendait familière, la ramenait aux façons de parler que son mari, mobilisé, lui enseignait.

— En effet, dis-je, il a pris quelque chose. Et Mme Louis ajouta à cette phrase un commentaire fort sensé où je vis qu'elle n'ignorait rien des nouvelles de la journée; car elle avait, d'autre part, son opinion très nette sur le communiqué français et sur le britannique aussi.

Je suis très frappée de voir à quel point cette guerre a développé dans le peuple, depuis trois ans, la curiosité et le juste sentiment de la « chose publique ». Sur les intérêts les plus hauts, sur les plus grandes affaires, la foule a, du premier coup, son opinion; et cette opinion — même à travers tant de bêtises qu'on entend — est presque toujours, au total, une opinion sage.

On peut même dire que, pour la première fois, ces joies, ces colères, ces espérances, ces inquiétudes ressenties forment vraiment une opinion publique. Avant la guerre, nous ne voyions guère circuler autour de nous — dans la famille ou dans la rue — que des idées et des sentiments masculins. L'opinion dite « publique », c'est ce que pensait, à propos de n'importe quoi, une majorité d'hommes, c'est-à-dire d'électeurs qui n'étaient, en somme, qu'une minorité dans la foule. La guerre est venue. Il ne s'agit plus là de petits intérêts et de petits systèmes politiques à défendre, mais d'un duel où se trouvait engagé, en même temps que le sort de la patrie, celui de centaines de milliers d'êtres qui étaient des fils, des maris, des pères, des fiancés... Alors il n'y a plus eu une femme qui n'ait acheté un journal et cherché à comprendre. Toutes s'y sont mises! Aussi bien que la grande bourgeoisie et la jeune fille à brevets, la concierge, la minette, la cuisinière, l'ouvrière et la bonne ont voulu savoir. Maintenant, elles comprennent et elles savent. D'où j'ose conclure que, pour une femme destinée à être électrique, le meilleur des apprentissages politiques, c'est d'aimer.

SONIA.

Paris bombardé

Paris est bombardé. Paris ne répond pas. Et pour cause. Nous ne possédons pas, nous, de canons qui portent à cent vingt kilomètres.

Nous en posséderons peut-être... après la guerre.

En 1870, Paris, bombardé, ripostait, et parfois fort énergiquement. M. Georges Hugo, le petit-fils de l'immortel poète, conserve une gargousse d'obus que lui donna son grand-père comme souvenir, et sur laquelle Victor Hugo écrivit de sa propre main une notice documentaire.

On s'étonnera, sans doute, que des indications puissent être tracées à la plume sur un culot de projectile. Mais c'est qu'alors les douilles contenant la poudre n'étaient pas en métal. Elles étaient de carton.

Voici ce qu'on lit sur celle dont nous parlons :

L'obus dont faisait partie cette gargousse a été lancé par le canon Les Châ-

tements. Il a fait éclater un dépôt de munitions que les Prussiens avaient établi à Rueil.

Ceci réclame quelques explications. Pendant le siège de 1870, la Ville de Paris fit fonder plusieurs canons. Pour rendre hommage aux vertus civiques de l'illustre aïeul, on appela deux de ces pièces : Les Châtiments et Victor-Hugo.

Aujourd'hui, si Paris souffre silencieusement, du moins les marins qui, sur le front, dirigent leur tir sur la grosse Bertha entretiennent avec elle un dialogue fort animé.

BIBLIOTHEQUE ROSE

En ces temps noirs, vous rappelez-vous la Bibliothèque rose ?

Ces livres charmants de nos jeunes années furent l'enchantement de beaucoup, et certaines œuvres — pourtant parues il y a près de cinquante ans déjà — sont un peu immortelles.

Deux auteurs surtout, la comtesse de Ségur et Julie Gouard, firent le bonheur de l'enfance et son profit. Elles les font encore. Qui ne garde, ineffable, le souvenir des Malheurs de Sophie, des Petites Filles modèles, des Mémoires d'un âne, de l'Auberge de l'Ange gardien, du Général Dourakine ?

Ah ! les bonnes heures de lecture, alors que cet éveil de l'esprit était un début, et, pour débiter, une joie !

Dans la suite de ses ouvrages, reliés entre eux, la comtesse de Ségur, née Rostopchine, (mon Dieu, que ce vocabulaire d'éternité nous amusait !) avait, grand-mère attendrie, mis en héros de roman, héros en miniature, ses propres petits-enfants, dont le gentil meneur de jeux, petit-fils modèle, était toujours un certain Paul — Paul de Pitray. A combien de bambins était-il devenu familier ! Rappelez-vous !

Or, ces jours-ci, on pouvait lire dans l'Officiel :

« Le lieutenant Paul de Simard de Pitray, du 134^e d'infanterie, a été cité à l'ordre de l'armée ».

Officier remarquable de hardiesse et de courage. Ne manque jamais une occasion de se distinguer. S'est précipité seul sur quelques ennemis qui s'étaient approchés du P. C. du bataillon et a réussi par son attitude énergique à arrêter leur élan, déchargeant sur eux son revolver à bout portant et permettant à la contre-attaque de les repousser définitivement. Engagé volontaire à l'âge de cinquante-trois ans.

Et le brave général Dourakine, ce gros militaire russe, pourtant si différent des Russes d'aujourd'hui, a sa part, lui aussi, d'actualité, puisque Julie Gouard, l'auteur délicate, était proche, toute proche de certain général français du même nom qu'elle, et qui, aujourd'hui...

La petite histoire, celle qui est faite de jolis contes bleus, n'est-elle donc pas si loin de l'autre ? — HENRY DE FORGE.

En gants blancs

Bolo, pour mourir, a ganté de blanc ses mains, ses mains effilées et souples, ses mains inquiétantes, si parfaitement soignées, et qui, tandis que Bolo, au cours des audiences, scellait ses lèvres d'un incompréhensible sourire, avaient une si étrange éloquence. En gants blancs, l'aventurier Bolo a expié son crime.

Et, malgré soi, on pense à d'autres qui moururent en gants blancs, à ceux-là qui, d'une allure si jolie, si téméraire et si française, s'en allèrent vers la mort — et vers quelle glorieuse mort ! — en gants blancs, se sourire aux lèvres, pour l'amour de la patrie.

Entre héros

Les régiments écossais font miracle sur la Somme, et l'un après l'autre forcent l'admiration de l'ennemi lui-même.

L'autre jour, il rendait témoignage à la bravoure du 92^e : les Gordons ; le lendemain, à celle du 42^e : les gardes noirs.

Entre ces deux régiments à toujours existé une glorieuse rivalité. Après Waterloo, le 92^e entra le premier à Edimbourg et provoqua d'enthousiastes acclamations.

— La foudre était si dense, racontait un des héros du jour à un soldat des gardes noirs, que nous ne pouvions avancer.

— Il fallait nous envoyer chercher, riposta l'homme du 42^e, nous vous aurions frayé le chemin, comme souvent nous le fîmes !

« Consciences pourries »

On s'est montré surpris dans quelques milieux, notamment chez les diplomates, de la vivacité des expressions dont s'est servi le président du Conseil dans ses récents communiqués à l'occasion des incidents Czernin. Le terme « consciences pourries » a paru particulièrement excessif à certains.

— Était-il bien nécessaire de l'employer, se sont-ils demandé, et M. Clemenceau ne s'est-il pas laissé entraîner par son tempérament de polémiste ?

Le Tigré a eu connaissance de ces critiques et il s'en est expliqué devant quelques intimes avec sa franchise coutumière :

— Pour moi, leur a-t-il dit, il y a deux sortes de consciences : celles qui sont honnêtes, et celles qui ne le sont pas. Celles qui sont honnêtes sont honnêtes : celles qui ne le sont pas, appelez-les comme vous voudrez. Pour moi, qui suis un vieux démocrate, que ce soient des consciences de souverains ou des consciences de sujets, je les tiens pour des consciences pourries...

Prédiction

Qui fut le premier prophète de la grande guerre ? Plus d'un écrivain du continent revendiquera ce titre.

Mais c'est en Amérique qu'a été formulée une prédiction étrangement précise. Il y a quatre-vingts ans, alors qu'une paix profonde régnait en Europe, le docteur Channing, dans une conférence, déclara ce qui suit :

« La prochaine guerre générale ne sera pas une guerre de nations, mais de principes. L'absolutisme devra se mesurer avec le libéralisme, le despotisme avec les constitutions libérales, et les deux partis hésiteront quelque temps avant de s'engager dans cette lutte effroyable. »

La prophétie ne se trompe que sur un point : les Puissances centrales n'ont pas hésité à déclencher cette lutte : elles l'ont voulue, elles l'ont cherchée.

Le moral des pies

Rabais nous a trompés quand il nous présentait les pies comme des oiseaux batailleurs et quand il nous parla du « grand combat des gais et des pies ».

Margot est querelleuse et crarde, mais non point belliqueuse ; le bruit du canon, paraît-il, la fait fuir.

Du nord de la France, les pies émigrent en masse et vont s'établir dans les comités tranquilles du sud de l'Angleterre. Elles jugent sans doute les raids aériens peu dangereux. Et peut-être reverra-t-on bientôt leurs nids jusque dans les parcs de Londres, d'où elles avaient complètement disparu depuis une trentaine d'années.

LE PONT DES ARTS

M. Emile Mazaud, qui fut un des intimes de Lou's Nazzzi, est un auteur dramatique complètement inconnu en France. Mais son talent ne saurait être contesté puisque M. Jacques Copeau a fait choix de deux pièces de ce jeune écrivain pour figurer au répertoire du théâtre français de New-York.

On pourra bientôt, du reste, se rendre compte de la valeur de M. Mazaud dans son premier livre, qui va paraître : Le Capitaine Bobert, et qui met à la scène des gosses parisiens.

C'est vraisemblablement le 20 avril que sera élu le successeur de Mme Judith Gautier à l'Académie Goncourt.

LE VAILLEUR.

THÉÂTRES

LA JOURNÉE :

Opéra, 7 h. 30, Samson et Dalila.
Comédie-Française, 1 h. 30, Britannicus, les Fausses Confidences ; 7 h. 40, la Marche nuptiale.
Opéra-Comique, 1 h. 30, Louise ; 7 h. 30, Carmen.
Odéon, 7 h. 30, Sertorius, Annette et Lubin.
Porte-St-Martin, 2 h. 30 et 8 h. 15, les Oubliés.
Ambigu, 2 h. 30 et 8 h. 15, le Maître de forges.
Châtelet, 2 h. 30, la Course au bonheur.
Réjane, 2 h. 15, Madame Sans-Gêne (avec Réjane).
Athénée, 8 h. 30, la Dame de chambre.
Renaissance, 2 h. 30 et 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ?
Edouard-VII, 8 h. 45, la Fille nuit.
Capucines, 8 h. 30, Paris au bleu ! revue ; Une petite fois : Pour dire quelque chose.
Scala, 2 h. 30 et 8 h. 30, Une nuit de noces.
Caumartin, 3 h., Ramassez donc ! revue.
Grand-Guignol, 8 h. 30, le Crime, Direct au cœur.
Déjazet, 2 h. et 8 h., la Dame de chez M. Martin.
Th. des Arts, 8 h., les Gosses dans les ruines.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gul. 02-59), 8 h. 30, spectacle merveilleux.
Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall et 20 numéros sensationnels.
Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Boucot, Rose Amy, les 48 Beauties Girls dans la 2^e version de la revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, jeudi, 2 h. 15 et 8 h. 15, la Main dans l'ombre ; Charlot rentre en retard ; les Annales de la guerre.
Electric-Palace, 5, Bd des Italiens, Pour la France, gd drame patriotique ; Aide-toi, com. avec Levesques ; Charlot rentre en retard.

L'affaire Caillaux

Le capitaine Bouchardon a continué, hier, l'instruction de l'affaire Caillaux en faisant subir à l'inculpé un long interrogatoire.

L'ancien président du Conseil est arrivé au Palais vers deux heures. Introduit aussitôt dans le cabinet du magistrat instructeur, il n'en est sorti qu'à six heures et demie.

La banque Perier

et l'affaire Bolo

L'affaire Bolo a été évoquée, hier, à l'audience de la première chambre du tribunal civil.

On se rappelle qu'au cours de l'instruction et des débats devant le conseil de guerre il fut question de la banque Perier. Cet établissement, depuis la retraite de M. Edmond Perier, est la propriété de MM. Bauer, Marchal et Cie. M. Edmond Perier et M. Bauer, qui ont été tous deux témoins dans l'affaire Bolo, ne se sont pas toujours rencontrés dans leur manière de voir.

Peu satisfaits de certaines informations publiées sur leur compte, MM. Bauer et Marchal veulent en rendre responsable M. Edmond Perier, qu'ils ont assigné en dommages-intérêts. Ils lui réclament, pour réparation du préjudice, la jolie somme de un million deux cent cinquante mille francs.

La première audience a été occupée par la plaidoirie de M^e Dufraisse, avocat des demandeurs.

Arrestation d'un escroc

M. de Gallardo a fait écrouer, hier, à la Santé, sous l'inculpation d'escroquerie, un mécanicien, Emmanuel Baudart, âgé de cinquante ans, demeurant au Perreux.

Baudart se faisait passer pour lieutenant attaché au contrôle de la main-d'œuvre et, moyennant des sommes variant de 50 à 500 francs, il offrait ses bons offices pour procurer des postes de tout repos. En réalité, il se contentait d'empocher l'argent.

Plusieurs plaintes ont été déposées contre lui.

Nous rappelons à nos lecteurs du front que les coopératives approvisionnées par les Messageries Hachette doivent être à même de leur procurer notre journal sans aucune majoration de prix ; il leur suffit d'en remettre la commande à la coopérative.

CREDIT LYONNAIS

AGENCE D'AMIENS

L'Agence d'Amiens du Crédit Lyonnais ayant été transférée au siège central de cet établissement à Paris, les clients de l'Agence d'Amiens sont priés de s'adresser à la Direction des Agences départementales du Crédit Lyonnais à Paris, 19, boulevard des Italiens, pour toutes leurs affaires, et pour faire connaître leurs nouvelles adresses.

Bourse de Paris du 17 Avril 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours de jour	VALEURS	Cours précédent	Cours de jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	88 55	88 55	100 lib. 1917	358	358
5 0/0 libéré	88 55	88 55	100 lib. 1918	358	358
3 0/0 non libéré	69 05	69 05	100 lib. 1917	347	347
3 0/0 libéré	59 35	59 35	100 lib. 1918	347	347
4 1/2 0/0	80 10	80 10	100 lib. 1917	310	310
Tout Paris	318	319	100 lib. 1918	700	700
Afrique Occidentale	347	349 25	100 lib. 1917	941	941
1895	344	337	100 lib. 1918	806	806
1897	375	375 25	100 lib. 1917	725	725
1900	373	368 25	100 lib. 1918	1070	1070
1903	303	306 75	100 lib. 1917	482	482
1906	290	289	100 lib. 1918	430	430
1909	270	270 50	100 lib. 1917	185	185
1912	229 75	229 75	100 lib. 1918	4615	4615
1915	503	503	100 lib. 1917	180	180
1916	41	41	100 lib. 1918	787	787
1917	40	40	100 lib. 1917	405 50	405 50
1918	37 25	37 25	100 lib. 1918	181	181
1919	29	28 50	100 lib. 1917	320	320
1920	136 20	134	100 lib. 1918	350	350
1921	50 75	50 75	100 lib. 1917	350	350
1922	40 25	40 25	100 lib. 1918	11 75	11 75
1923	380 25	384	100 lib. 1917	73 75	73 75
1924	505	505	100 lib. 1918	181	181
1925	83 50	84 90	100 lib. 1917	27 13	27 13
1926	5250	5250	100 lib. 1918	350	350
1927	765	765	100 lib. 1917	62 4	62 4
1928	1050	1050	100 lib. 1918	572 1/2	572 1/2
1929	448	448	100 lib. 1917	185	185
1930	1801	300 25	100 lib. 1918	185	185
1931	345	345	100 lib. 1917	185	185
1932	302	302	100 lib. 1918	185	185
1933	331 50	339	100 lib. 1917	185	185